

Siège de Strasbourg en 1870 [suite]

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **19 (1874)**

Heft (6): **Revue des armes spéciales : supplément mensuel de la Revue Militaire Suisse**

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-333743>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE DES ARMES SPÉCIALES

Supplément mensuel de la REVUE MILITAIRE SUISSE, n° 6 (1874).

SIÈGE DE STRASBOURG EN 1870

(Suite.) (1)

Une retraite à la débandade se fait sur Weghäusel, puis sur la place, protégée à grand peine par une compagnie de zouaves et par quelques isolés qu'ont pu réunir le commandant Caillard et le général Barral, avancé, encore en tenue bourgeoise, à Weghäusel pendant le combat. Des quatre canons sortis, trois, après quelques décharges dans la direction d'Illkirch, furent abandonnés et capturés par les Badois, qui les envoyèrent à Carlsruhe, où ils entrèrent triomphalement le 22 août. (2)

Les pertes des Français furent en outre de 25 hommes, dont 13 tués ; celles des Badois de 3 blessés seulement.

Ce grave échec n'empêcha pas le général Urich d'ordonner, pour le même soir, une autre sortie, qui fut moins malheureuse. Elle eut lieu sur le front du nord, contre le couvent du Bon Pasteur, où l'ennemi avait établi des postes qui entravaient les travaux de déblaiement de l'Orangerie. Soutenue par le feu de la citadelle, cette sortie eut un plein succès ; les postes allemands furent délogés, plusieurs bâtiments incendiés.

Le lendemain, une autre sortie eut lieu, cette fois sur le front ouest, essentiellement en vue de raser les nombreux couverts que l'assiégeant trouvait au cimetière de St-Hélène et dans les alentours. Au point du jour, le 18, un détachement de 600 hommes d'infanterie du 87^e, sous le major Rousseau, 200 travailleurs du 21^e, une section d'artillerie en réserve, le tout aux ordres du colonel Blot, sortit par la porte de Pierres, occupa rapidement le cimetière de Ste-Hélène, abattit les arbres, les murs d'enceinte, combla les fossés, tout en escarmouchant contre les tirailleurs allemands et en incendiant quelques maisons leur servant de postes permanents, entr'autres la grande brasserie. Pendant que les travailleurs terminaient cette besogne, la troupe s'avança sur Schiltigheim, où elle échangea une vive fusillade avec les maisons barricadées, puis se replia sur la ville. La mission avait été accomplie, mais avec 25 hommes hors de combat, dont 4 tués.

Même à ce prix, de telles opérations devenaient de plus en plus opportunes. Werder commençait à être renforcé, et l'observatoire de la cathédrale put le constater aisément dans les journées des 17 et 18. Le 34^e régiment prussien d'infanterie arrivait de Ha-

(1) Voir le plan que nous avons envoyé avec le précédent numéro.

(2) C'étaient des pièces rayées de 8 livres, fondues à Strasbourg en 1861 et rayées à Toulouse, appelées l'*Anodin*, l'*Aloës*, le *Batailleur*.

guenau avec quelques pièces de gros calibre. D'autres troupes, sorties de Rastatt, occupèrent Kehl, sur la rive droite.

Ces premiers renforts permirent aux assiégeants de resserrer le blocus et de faire agir l'artillerie plus sérieusement. Tandis que leur ligne se portait en avant d'Ostwald, au sud, de Lingolsheim et Holzheim à l'ouest, de Robertsau au nord, une tranchée fut creusée entre Eckbolsheim et Chartreuse, contre le front ouest, à environ 4 kilomètres des ouvrages du fort Blanc et de la porte Nationale. Un autre fossé avec retranchement palissadé fut établi sur le front nord, à trois à quatre kilomètres de la place, entre Schiltigheim et Bischheim.

Le général Uhrich ordonna de contrecarrer ces travaux par l'artillerie et par de petits détachements d'infanterie avec des travailleurs chargés de détruire les couverts. Cela donna lieu, dès une heure après midi, le 18, à une vive canonnade, d'abord en avant de la lunette 37, puis sur tout le front, qui dura jusqu'au lendemain matin. Douze maisons de Strasbourg furent incendiées, la cathédrale atteinte de plusieurs obus ; le pensionnat des sœurs catholiques de la rue de l'Arc-en-Ciel traversé par un projectile qui tua six jeunes filles et en blessa cinq autres grièvement. La citadelle, battue aussi de Kehl, subit d'assez graves dommages. Les Allemands qui avaient eu dans cette seconde journée de bombardement une trentaine de bouches à feu en action, n'eurent que six hommes hors de combat.

Le 19 ils commencèrent six batteries de bombardement vers Königshofen et aux chaussées de Vasselonne et de Saverne, en arrière du chemin de fer. Trois autres batteries furent installées à Kehl, qui rouvrirent le feu le 19, à 7 heures du matin, contre la ville, la citadelle et l'île des Epis. La citadelle riposta contre Kehl, et de part et d'autre cette canonnade causa de grands dommages à des habitations inoffensives, qui furent réduites en cendres ou en ruines. Le général Werder crut devoir s'en plaindre, le même soir, dans une lettre au général Uhrich, en invoquant le droit des gens violé par le bombardement de Kehl, ville ouverte. Le général Uhrich n'avait que trop d'arguments à faire valoir contre cette plainte. Dans sa réponse du 20 août, il rappela que c'était Strasbourg qui avait la première subi ce mode de guerre, par les bombardements des 15 et 18 août ; qu'il n'avait d'ailleurs fait tirer sur Kehl que pour se défendre contre ses batteries. Le général Werder répliqua que Strasbourg était une place de guerre et qu'elle avait été sommée régulièrement le 8 août, tandis que Kehl était une ville ouverte, indépendante des batteries du Rhin. Il saisit aussi cette occasion de communiquer au général Uhrich les défaites françaises des 14-18 août sous les murs de Metz, en l'engageant à éviter une ultérieure et inutile effusion de sang, d'autant

plus que les forces allemandes devant Strasbourg se montaient, dès le 20, à « 65 mille hommes et 320 pièces » ce que le général Urich serait autorisé à vérifier lui-même.

Ces chiffres n'étaient vrais qu'en escomptant un peu l'arrivée du parc de siège. Sa tête de colonne avait bien atteint Wendenheim, mais le reste suivait, et le tout débarquait très péniblement.

Quant aux troupes, ce chiffre de 60 mille hommes n'était pas exagéré le 20 au soir, les renforts n'ayant cessé d'affluer depuis quatre jours, comme l'observatoire de la cathédrale avait pu s'en assurer. Néanmoins le général Urich répondit au chef assiégeant de manière à lui laisser peu d'espoir de nouer de sitôt les négociations désirées. Il demanda en même temps la libre sortie pour la population voulant se soustraire aux rigueurs du siège. Le chef allemand rejeta cette demande sous sa forme générale, tout en faisant prévoir qu'elle pourrait être accordée, selon les circonstances, aux personnes isolées, notamment aux étrangers, qui réclameraient cette faveur. Il fit aussi savoir que de nouveaux bombardements seraient précédés d'avis.

C'est ce qui ne devait pas tarder. Un projet d'attaque en règle, décidé le 21, fut contremandé le 23 pour être remplacé par un bombardement jugé plus expéditif, vu les circonstances *psychologiques* alsaciennes. L'attaque méthodique eût en effet pris quelques semaines au moins. Non-seulement les parcs arrivés à Wendenheim se débrouillaient lentement, mais le plan d'attaque surfaisait sensiblement la force réelle de la défense à ce moment, l'estimant à 400 pièces, dont 356 en position, sur lesquelles 219 couvrant le point choisi, soit le bastion 12. Le siège régulier eût donc exigé de longs et coûteux cheminements, qu'un bombardement convenablement mêlé de sommations, couronné peut-être d'un coup de main, pouvait épargner.

Pour opérer ce coup de main à la suite de quelque sortie repoussée, le personnel ne manquait pas depuis les nouveaux renforts. Le corps de siège, à peu près au complet, ou devant l'être sous peu de jours, était devenu toute une armée. A la division badoise s'étaient jointes deux autres divisions, la 1^{re} de réserve, général Treskow, celle de landwehr de la garde, général Lœn, plus 33 compagnies d'artillerie de forteresse, sous le colonel Meissner, 13 compagnies de pionniers de forteresse, sous le colonel Klotz, avec un parc déjà d'environ 300 bouches à feu, s'accroissant encore.

Cela donnait un total de 47 bataillons, 24 escadrons, 108 pièces de campagne, 16 compagnies de pionniers, dont 3 de campagne, 33 compagnies d'artillerie de position, plus un détachement d'un demi-bataillon et 4 compagnies d'artillerie de place sur la rive gauche, montant bien au chiffre d'environ 65 mille hommes et

dont on pourra voir la répartition détaillée aux Annexes de ce volume. Le grand duc de Bade avait aussi rallié ses troupes et fixé son quartier à Lampertheim.

Le 23 août après midi l'ordre fut donné d'établir dans la nuit suivante 13 batteries de bombardement, qui serviraient aussi, pensait-on, pour l'attaque régulière en cas de besoin, partiellement au moins. Ces grands travaux, presque à improviser par les 26 compagnies d'artillerie alors disponibles et à peine débarquées à Wendenheim, furent couverts par une canonnade générale des batteries de campagne. Dès le 23 au soir, le feu fut très vif. Il redoubla le 24 au matin et surtout dans la nuit du 24 au 25. Soutenu de même le 25 et la nuit suivante, il s'apaisa un peu le 26 au matin, pour reprendre de plus belle l'après-midi, pendant 24 heures, après quoi il fut diminué de moitié, soit réglé à 25 coups par pièce en moyenne. Alors les pièces de campagne, devenues l'accessoire, étaient renforcées ou remplacées par 54 pièces de bombardement dans les 13 batteries terminées le 24 et le 25, soit 26 pièces de 24 livres rayé aux batteries 1, 9, 10, 11, 12, 13, 4 mortiers de 50 livres à la batterie 3, 24 mortiers de 25 livres aux batteries 2, 4, 5, 6, 7, 8. (Voir le croquis à la fin du volume; la batterie 10, au nord des nos 11, 12, 13, à hauteur de Bischheim, sur la rive gauche de l'Ill, n'a pu y être placée).

La défense n'avait gêné sérieusement ni les préparatifs, ni les travaux, encore moins les feux de ces batteries. Elle avait riposté des remparts et de la citadelle, fait une vigoureuse petite sortie par la porte de Saverne, procurant 7 prisonniers, tué d'un heureux schrapnel 19 hommes à la compagnie des batteries 7 et 8 en avant du bastion 11, mais rien de plus actif. En revanche, sa noble tenacité n'avait pas faibli devant l'affreux dégât de quelque vingt mille bombes et obus abattus sur les ouvrages et surtout sur la ville. L'incendie, soigneusement entretenu par les batteries de bombardement, y régnait en maître, malgré d'énergiques secours⁽⁴⁾. Le temple neuf, la riche bibliothèque, le musée, la gare, la toi-

(4) « In der Stadt entstanden zahlreiche Feuersbrünste, ununterbrochen genährt von dem Bombardement, welches während des 25, und in der Nacht des 26 bis früh 4 Uhr fortgesetzt wurde, » dit l'excellent Recueil berlinois du colonel v. Lobell « Jahrbücher für die deutsche Armee und Marine, » vol. V, page 169, dans un intéressant article, auquel nous avons souvent recouru pour compléter les indications du volume bien connu du capitaine autrichien Maurice Brunner, *Die Vertheidigung von Strassburg, im Jahre 1870*, jusqu'à présent la principale source sur ce siège, avec les *Documents* publiés par le général Uhrich, à Paris, 1872. — P. S. Ajoutons à ces sources une importante publication semi-officielle de F. Schneider et Compe, à Berlin, sous le titre « *Geschichte der Belagerung von Strassburg, von R. Wagner, Hauptmann im Ingenieur-Corps,* » et qui aura trois parties. La 1^{re} partie, qui vient de paraître, comprend les préliminaires du siège jusqu'au 11 août, avec de précieux tableaux d'effectifs et trois cartes. Ce travail du capitaine Wagner sera sans doute l'ouvrage le plus complet sur le siège de Strasbourg.

ture de la cathédrale, le palais de justice, bien d'autres édifices publics et habitations, riches et pauvres, étaient la proie des flammes. La citadelle, commode point de mire, était presque démantelée, œuvre des pièces de Kehl surtout, renforcées d'une quatrième batterie. Le petit arsenal de la citadelle fit explosion avec une provision de 35 mille fusées percutantes et d'étoupilles, dont l'artillerie sentit vivement l'absence ⁽¹⁾. Un grand nombre d'armes portatives furent aussi brûlées, parmi lesquels 70 mille fusils ancien modèle et quelques milliers de chassepots, perte d'autant plus grave que, par défaut d'outillage et de quelques pièces de rechange, notamment des rondelles de caoutchouc, la consommation des chassepots était très grande. Un autre fâcheux résultat des incendies de ce quartier fut de faire fondre les ailettes de plomb d'une énorme pile d'obus pour pièces rayées.

Les pertes en personnel furent comparativement minimales ; la troupe s'était blindée ou défilée de son mieux, et la population abritée dans les caves. Il y eut une trentaine de militaires hors de combat, et environ 140 personnes civiles tuées ou blessées. A ces dernières, il faudrait ajouter les graves germes de maladies contractées à ce régime de vie souterraine et d'angoissants spectacles. Cette terrible situation n'affaiblit pas l'énergie de la défense ; au contraire. Deux sommations de reddition envoyées au général Urich, le 25 et le 26, avec menaces de nouveaux bombardements, avaient été repoussées, ainsi que des sollicitations des autorités municipales de traiter avec l'ennemi pour épargner à la ville, moyennant due rançon, d'autres scènes de ce genre. De son côté, le général Werder refusa de recevoir l'archevêque de Strasbourg, qui avait obtenu l'autorisation de se rendre aux lignes ennemies sous pavillon parlementaire, le 26, pour offrir sa médiation chrétienne et solliciter au moins la libre sortie de la population inoffensive, avec un armistice de 24 heures. Il lui fut répondu aux avant-postes de Schiltigheim, par le chef d'état-major, que le bombardement et le blocus ne pouvaient être interrompus, vu les ordres supérieurs formels, et que l'armistice ne serait accordé que pour une heure de temps, pendant laquelle le général Urich devrait entamer des négociations et pourrait d'ailleurs vérifier lui-même la force des travaux de siège.

Ces ouvertures, répétées le 27, étant restées sans plus d'effet psychologique que le bombardement lui-même, le général Werder dut revenir au premier projet d'une attaque méthodique et lente. Dans la nuit du 27 au 28 une ligne de première parallèle fut reconnue et tracée à un millier de pas du front 11-12, sous le cou-

(1) Une provision de remplacement, demandée à Besançon par Paris fut expédiée par Schlettstadt et le Rhin, mais le canot fut capturé par les Badois, dans le Petit-Rhin, le 7 septembre.

vert d'avant-postes glissés nuitamment jusqu'à 400 pas du glacis. Dans la nuit suivante les matériaux de construction pour onze batteries furent rassemblés en arrière des emplacements déterminés et quelques fossés ébauchés. Le 29 au soir le personnel de l'entreprise fut concentré au rendez-vous de Suffelweiersheim et conduit sans bruit au travail. Onze bataillons fournissaient les corvées et la garde des travailleurs ; ils devaient être relevés à 3 heures du matin par une force égale. En soutien se trouvait un bataillon au faubourg de Kronebourg, une batterie et une compagnie d'infanterie à la chaussée de Wissembourg. Les travaux ne furent pas troublés ; environ 7 kilomètres de tranchées furent à peu près terminés pendant la nuit, et reliés, la nuit suivant, aux retranchements de Kronebourg—Königshofen, construits précédemment sur une longueur d'environ 2000 pas. Ainsi la première parallèle s'étendait, dès le 31 août, de la courbe de l'Ill, près Schiltigheim, à gauche, jusqu'à Königshofen, à droite, par le cimetière de Ste-Hélène, la gare et le faubourg de Kronebourg. La droite était à environ 1200 pas des glacis, le centre à 800 ou 900 ; en face des lunettes 52-55, il n'y avait guère que 700 pas. Les onze batteries nouvelles eurent, de droite à gauche, les n^{os} 14 à 27, sauf les 18, 24 et 26, réservés aux emplacements de batteries de campagne de la première parallèle, sur le chemin de fer de Paris et sur les chaussées de Wissembourg et de Lauterbourg (batteries restant à construire, et qu'enfin de compte on négligea, ce qui doit faire porter ces trois numéros en diminution). Toutes ces batteries étaient de 12 liv. rayé, sauf le n^o 25, fourni par la batterie de bombardement n^o 6, de 24 liv. rayé. Outre cette batterie n^o 6, celles des n^{os} 9 et 10, aussi de 24 liv. rayé, furent dissoutes.

Le 30 au matin la place pouvait être battue sur le front de l'ouest et ses abords par 21 batteries avec un total de 88 pièces de siège. Elles allaient ouvrir leur feu, quand elles furent prévenues, d'une heure à peine, par une forte canonnade des remparts et surtout des bastions 11-12. Le conseil de défense, enfin avisé des travaux de la première parallèle, venait de décider un effort tardif pour les contrecarrer. Au bout de deux heures la supériorité des pièces de siège se manifesta si clairement que le feu des ouvrages dut être suspendu. Repris dans l'après-midi et continué le lendemain, il ne put empêcher l'affermissement de la première parallèle ni, dans la nuit suivante, la projection de deux approches, une de gauche, une de milieu.

Pour suppléer à l'insuffisance des feux, une sortie fut décidée pour le 2 septembre, après quoi on abandonnerait, s'il le fallait, la lunette avancée 53 et ses inutiles galeries de mines au milieu d'inondations.

Pendant les préparatifs de cette expédition, arriva, dans l'après-midi, une nouvelle invitation de reddition de la part du général Werder, — à l'occasion d'un des conflits journaliers du drapeau neutre, — motivée par les récents succès prussiens sur la Moselle et sur la Meuse. Cette invitation n'ébranla pas la résolution prise.

(A suivre.)

**DE L'INSTRUCTION DES RECRUES DE CAVALERIE ET DE L'AMÉLIORATION
DES REMONTES**

Travail présenté à l'assemblée générale de la Société de cavalerie de la Suisse occidentale à Fribourg, le 28 novembre 1873. (Fin.)

Envisageons donc fermement, franchement, sans faiblesses comme sans illusions, quelle est notre situation, quelles sont nos ressources et où est notre voie ; si les progrès accomplis jusqu'à maintenant ne sont pas de nature à nous encourager, quels sont les perfectionnements de nature à être introduits, si ces perfectionnements peuvent nous faire atteindre le but désiré ou si, pris d'une sorte de découragement anticipé, nous devons effacer d'un trait de plume tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour pour, comme le dit un mot populaire, « *jeter le manche après la cognée.* »

Etablissons d'abord un grand principe qui nous paraît indiscutable : Quoi qu'on dise et quoiqu'on fasse, *nous ne sommes et ne pouvons être qu'une cavalerie de milices, partant en quelque sorte irrégulière.* Tel est le grand principe fondamental que nous ne devons pas perdre de vue et qui doit nous servir de base, et toute notre argumentation et nos efforts doivent se régler sur le problème suivant dont l'idée mère ne peut être détruite et que nous devons chercher à résoudre :

Etant donnée une cavalerie légère formée de milices, quelle est la marche à suivre pour la rendre toujours plus susceptible d'atteindre son but, c'est-à-dire pour la rendre plus mobile, plus résistante et plus intelligente dans la main de ses chefs.

Nous avons dit plus haut, en terminant notre avant-propos, que notre voie était toute trouvée et qu'il ne s'agissait plus que d'y marcher avec résolution. Voyons donc quelle est cette voie et comment nous l'avons trouvée.

Pendant de longues années toute la sollicitude de l'instruction de notre cavalerie se portait sur les charges à fonds et les attaques en masse, et le service des reconnaissances et des patrouilles, tel qu'il s'exécute de nos jours, c'est-à-dire à de grandes distances en avant du corps d'armée et par une multitude de petits détachements communiquant les uns avec les autres, ce service, disons-nous, était presque entièrement laissé de côté.

Puis vint la période où l'utilité de la cavalerie paraissant fortement contestée, on ne s'occupait presque pas de cet arme destinée, croyait-on, à disparaître. Lorsqu'enfin le besoin de transformer notre cavalerie, de cavalerie de ligne qu'elle était en cavalerie légère, se fit sentir, on s'aperçut que notre équipement de cheval, lourd et surchargé, s'opposait formellement à cette transformation. Cet équipement fut